

29 Mai, 1908.

Votre lettre ne m'a pas surpris. De divers côtés, j'ai été mis au courant des derniers exploits de Vitta, dont rien ne peut m'étonner.

Laissez-moi vous féliciter, d'abord, de votre démarche. J'aime qu'on se compromette. Vous vous compromettez: c'est bien.

Je n'en abuserai pas. Cela restera entre nous quatre. Je dis ainsi, car je trouve convenable de mettre Momenheim dans la confidence.

Pour l'U.P., vous avez bien raison de penser que je ne puis m'en désintéresser. C'est dix ans de ma vie d'efforts.

Mais, depuis quatre ans, j'ai pris d'autres racines. En ce moment, j'ai de gros travaux en train, j'ai ma revue. Quand je retournerai à Paris, je compte donner une plus grande extension à ma revue. J'ai beaucoup de projets, de quoi absorber toute mon activité et un peu plus. De plus, dans cette nouvelle direction, j'obtiens des résultats et des satisfactions que je n'ai jamais obtenus avec l'U.P.

Je n'ai donc pas le désir de reprendre la lourde charge de cette œuvre. Dans de certaines conditions pourtant, si les circonstances étaient favorables, si l'U.P. était sur le point de tomber, et qu'elle pût vivre cependant grâce à un coup d'épaule, peut-être m'imposerais-je l'ingrat devoir de la reprendre. C'est ce que j'ai dit à Momenheim.

Vous le voyez, il y a loin de cela au propos que vous avez imaginé de reprendre l'U.P. par tous les moyens, et dont celui de rentrer par la porte basse.

Quand j'ai connu les derniers incidents, je ne suis mis à envisager

2
plusieurs conjonctures, dont celles qui m'auraient déterminé à revenir parmi vous.

Ce ne sont pas celles qui se sont présentées. On a cherché encore à couvrir Vitta, parce qu'on se sentait plus ou moins complice: il n'y avait qu'un moyen d'effacer tant de mauvaises choses et de médiocres sentiments, -- la franchise. Elle vous a manqué à tous. Vous n'avez pas manifesté que cette leçon portait. Ou vous vous êtes trompés sincèrement en 1904, ou vous avez cru seulement être malins. Si vous vous êtes trompés, il faut le reconnaître publiquement; si vous n'avez été que des rouleurs roulés, il faut vous taire comme vous le faites, mais, dans ce cas, je n'ai rien à faire avec vous.

En toutes occurrences, vous pouvez donc être assurés de ceci, que je ne rentrerai pas à l'U.P. par la porte basse. Si je revenais, il faudrait que tout le monde sût pourquoi. Ce n'est pas une satisfaction mesquine de petit amour-propre que je cherche là, c'est une lumière que je veux. Une action comme celle de mener une U.P. a besoin de lumière. Elle a besoin d'une autorité morale, et le grand jour seul peut l'instituer.

D'autre part, vous connaissez mes idées à ce sujet, l'expérience de chaque jour ne fait que les confirmer toujours plus: je considère le parlementarisme comme impuissant et dissolvant. Aucune action, et même aucune vraie liberté ~~ne peut~~ possible sans une direction unique, responsable et continue.

Dans ces conditions principales, et si l'U.P. pouvait être relevée, je ne dis pas que je ne répondrais pas à votre l'appel de l'association de

3
de l'U.P.. En tout cas, avant de m'engager, je me rendrai sur place, pour me rendre compte de l'état actuel des choses.

Quoi qu'il en soit, il ne faut pas laisser tomber l'U.P. Vitta écartée, elle peut, elle doit vivre. Vous devez vous y employer. Si je puis vous y aider sans paraître, je le ferai de grand cœur. J'ai peu d'estime pour ceux qui ont agi si indignement dans les circonstances que vous savez et qui n'ont pas le courage de réparer nettement leur faute; mais c'est de l'œuvre dont il est question et non d'eux.

Je n'ai aucune rancune, pas même contre Vitta; je n'ai jamais eu aucune colère contre vous tous, même quand j'écrivais les trois articles sur l'Education populaire qui, en vous cinglant, se proposaient de vous ramener au bon sens. Comme me le disait quelqu'un, un fin psychologue, il y avait là dedans l'expression amère d'un grand amour déçu, -- non de l'hostilité. Dans une heure aussi grave, vous n'avez ressenti qu'un froissement de petites vanités. Cela est plus triste que tout...

Je vous remercie de votre offre de me remettre les numéros de la C.d.I. qui pourraient manquer à ma collection. J'ai deux ou trois collections complètes. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais de tous les Nos, collections, de mes brochures En pessimiste, la coopération des idées, qui ~~est~~ sont restés dans le cabinet. L'ordonnance de Ditte spécifie que tout ce qui est dans ce cabinet est bien à moi. Tant que Vitta a été avec vous, je ne voulais rien réclamer pour n'avoir aucun rapport avec ce flibustier. Aujourd'hui, il en va autrement. La difficulté qu'on soulève ne peut que me faire craindre que Vitta ait fait école. ... Dans ce cas, je n'ai pas à insister. *mais vous considérez tout de même qu'un Deherme n'a rien à faire avec ces gens-là. Je vous prie d'agréer - etc -*